

## Collection « Actualité de la psychanalyse »

dirigée par Serge Lesourd

Thérapeutique du sujet, la psychanalyse est aussi une théorisation du rapport du sujet au monde, en ce qu'il s'inscrit dans l'inconscient. Les transformations sociales intéressent donc au plus haut chef la psychanalyse tant dans sa pratique que dans sa théorie. Psychanalyse et actualité sont ainsi en liens intimes l'une avec l'autre et c'est leur double articulation qui constitue le projet de la collection.

Ainsi, la collection « Actualité de la psychanalyse » se propose d'une part d'éclairer par la psychanalyse ce qui fait l'actualité, l'actuel des mouvements sociaux, et d'autre part de transmettre l'actualité de la recherche en psychanalyse. Le travail de la clinique psychanalytique étant de fait pris dans ce double mouvement d'innovation et de compréhension de ce qui s'actualise pour le sujet, lui-même pris dans une actualité de la société.

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

# L'ambivalence de la mère

Du même auteur :

*La Folie des mères*, Paris, Imago, 1992 (1<sup>re</sup> édition), 1998 (2<sup>e</sup> édition).

*Les Troubles de la relation à la mère*, Toulouse, Privat, 1992.

*Sida, luttes à vif*, Grenoble, La Pensée sauvage, 1994 (avec J. Broda).

*Le Regard d'Elsa*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Michèle Benhaïm

# L'ambivalence de la mère

Étude psychanalytique  
sur la position maternelle

Préface de Jean-Jacques Rassial

Collection « Actualité de la psychanalyse »

 érès

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2425-1  
Première édition © Éditions érès 2001  
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

## Table des matières

Préface de Jean-Jacques Rassial .....	9
INTRODUCTION .....	11
L'amour maternel.....	12
Une fonction vitale : interdire l'inceste.....	13
C'est un vécu destructeur qu'il faut symboliser .....	14
I. LA MÈRE « SUFFISAMMENT HAINEUSE ».....	17
Le réel de la haine, c'est l'impossible de la fusion.....	17
L'autre traumatisme de la naissance : l'accouchement .....	18
Castrations maternelles.....	20
<i>Naissance</i> .....	20
<i>Sevrage</i> .....	21
<i>Propreté</i> .....	21
Psychogenèse de la mère .....	23
<i>Infans</i> .....	23
<i>Œdipe</i> .....	27
<i>Latence</i> .....	30
<i>Puberté et adolescence</i> .....	33
<i>Et le père ?</i> .....	37
II. CLINIQUE DU DISCOURS AMBIVALENT.....	41
Élaboration de la haine .....	41
Position dépressive .....	47
Désillusion.....	50
Clinique .....	55
<i>Narcissisme et culpabilité</i> .....	56
- Identifications narcissiques .....	56
- Culpabilité, faute et punition.....	61
<i>Agressivité, violence et haine</i> .....	64

- Quand les pulsions s'intriquent .....	64
- Le « Caprice » maternel .....	68
- Annelyse .....	69
<i>Devenir mère</i> .....	75
Conclusion .....	78
III. L'ACTUEL DU MATERNEL .....	81
Mère blessée et abandon .....	81
Mère « trop bonne » et la question de la psychose.....	86
Mère « trop haineuse » et infanticide .....	90
Mère « haïe » .....	92
Sagesses .....	96
CONCLUSION	
LE MATERNEL ET LA DÉLIAISON SOCIALE.....	101
BIBLIOGRAPHIE .....	105

*à Cyril, Renaud  
et Vladimir*





## Préface

*La formule de Winnicott considérant que la réussite de la fonction maternelle s'incarnerait dans une « good enough mother » constitue une solution énigmatique à la question de la mère.*

*En effet, si l'ambivalence maternelle n'est plus considérée comme une formation pathologique, mais comme la condition même de la dynamique du processus d'individuation/séparation, deux séries de nouvelles questions s'ouvrent.*

*Premièrement, parce que le « enough » se traduit mal par « assez » ou « suffisamment », et la langue française exige une périphrase : « Juste assez, mais pas trop », ce qui donne à cette réussite un statut idéal, plus encore que précaire. Michèle Benhaïm réussit déjà à donner à cette idée un statut qui dépasse la métaphore d'un équilibre, en dialectisant point de vue économique, point de vue dynamique, et hypothèse topique. Et ce, en renvoyant la question génétique du côté de l'Autre, de l'Autre maternel.*

*Deuxièmement, on néglige trop souvent que Winnicott, en suivant son propre « juste assez freudien, juste assez kleinien », n'oublie pas l'autre versant de l'ambivalence maternelle, son assumption de la haine. Depuis ses premiers travaux, M. Benhaïm a souligné combien l'aptitude de la mère à accepter ses propres sentiments de haine à l'égard de son enfant était une condition pour qu'elle ne se précipite pas dans l'agir pouvant aller jusqu'à l'infanticide.*

*Outre l'intérêt théorique, à l'intersection d'approches qu'on oppose à tort, celles de Winnicott, Klein, Dolto, Lacan, sur de multiples points où elles se croisent, cet ouvrage constitue une excellente base, non seulement*

à la psychothérapie des enfants, souvent en bas âge, mais aussi à l'intervention des psychologues dans les services de maternité.

Un constat clinique, éclairé par Lacan et P. Aulagnier, permet de l'illustrer : c'est celui de la mère qui, quittant la position quasi psychotique d'une « préoccupation maternelle primaire », changement dont témoigne dans l'ordinaire ledit « baby blues », et qui, rentrant chez elle, entendant son enfant pleurer, hésite un instant avant de penser la demande qu'il manifeste. Pleure-t-il parce qu'il a faim, froid, sommeil ou simplement envie d'être dans les bras ? La trop bonne mère répondra immédiatement, ne laissant aucun écart entre la demande et la satisfaction des besoins, aucune place au désir ; la mère trop haineuse ne répondra que par un rejet, parfois violent. La mère ordinaire, en un instant, mettra son ambivalence au service d'une interprétation, par le biais de sa propre castration, dessinant alors, en creux, ce lieu de l'Autre primordial qui demande, et ne demande que la renonciation à la satisfaction immédiate de la pulsion, participant alors à l'humanisation de l'enfant, la conjugaison de son implication et de son hésitation, de la fin de ces certitudes maternelles constituant la condition de son « travail » de mère.

Michèle Benhaïm a soutenu sa thèse sous ma direction en 1996, et j'apprécie qu'elle conclue cet ouvrage sur la question de l'actuel du maternel, dans un état de déclin du Nom-du-père, dont, d'habitude, on n'examine que les conséquences sur la fonction paternelle. Dès la naissance, c'est la relation mère-enfant qui conditionne le lien social, de par cette autre formule énigmatique, de Lacan cette fois, qui fait de la « mère biologique » un agent essentiel. Ainsi, ce livre ouvre de nouvelles perspectives de recherches, fortement articulées à celles de l'Unité de recherche psychogénèse et psychopathologie de Paris 13, à laquelle Michèle Benhaïm contribue déjà.

Jean-Jacques Rassial

## Introduction

Qu'est-ce que l'ambivalence ? Comment s'articulent l'amour et la haine d'un point de vue subjectif maternel ? Qu'est-ce qu'une mère ?

Être mère consiste, en partie, à dissocier les registres du sexuel et du maternel à l'endroit de l'enfant. L'ambivalence maternelle n'est pas un accident de la relation de la mère à l'enfant mais une nécessité structurante dont le manque induit lui-même une pathologie et qui peut lui-même évoluer vers une pathologie. La démarche clinique ne vise donc pas à « supprimer » l'ambivalence mais à en permettre une certaine reconnaissance, élaboration qui ferait qu'elle s'exerce de façon structurante et pour la mère et pour l'enfant.

L'ambivalence s'avérera « négative » ou « positive » ou encore la haine sera « destructrice » et mortifère ou vitale et « structurante ». Cette haine, nous en supposons le point d'origine du côté de la mère et non du côté de l'enfant. À partir de là se pose alors la question de savoir ce qui se noue psychiquement dans la relation d'une mère à son enfant et qui verra cette haine originaire se résoudre soit en haine vitale, c'est-à-dire se symboliser en amour maternel, soit en haine pathologique, c'est-à-dire évoluer dans le registre de « l'abandon ».

Toutes les fois où se trouve une impossibilité de symbolisation de cette haine originaire en amour maternel, l'analyse de la mère nous conduit à un écueil dans l'élaboration de la position narcis-

sique de cette dernière, à un rapport particulier à la castration, autrement dit, à la superposition d'un deuil infaisable et d'une perte inintégrable.

## L'AMOUR MATERNEL

L'amour maternel, le « vrai », c'est le mythe d'un amour pacifié, non ambivalent, entièrement dévoué à l'objet. L'enfant submergé, dans un processus de survie, peut, dans un symptôme, demander grâce et sauver ainsi son désir. Tels sont les ravages de l'amour maternel.

La mère non ambivalente, non haineuse peut rêver d'un enfant qui n'aurait plus besoin de rien, confondant ainsi besoin et désir : enfant alors comblé, qui, en retour, peut ne désirer que vouloir combler les espérances de la mère, la première étant peut-être d'être comblé par elle. Ce qui fait alors défaut, c'est une « suspension » de mère, pas un silence maternel.

Le temps heureux mère-enfant ayant été pris sur la vie de couple, la question du père s'introduit : il ne s'agira pas de *cliver* la femme de la mère et de l'enfant mais de *séparer* le couple mère-enfant. Le clivage coupe et déconnecte. La séparation autorise en ce qu'elle contient en amont la possibilité des *retrouvailles*, ce qui la rend possible, souhaitable et nécessairement vitale.

Faire de son enfant un objet réel dans le fantasme maternel, c'est, à côté de l'amour narcissique primaire qui trouve son origine dans la cohésion et la sécurité, et qui fait de l'enfant un révélateur de la perte intérieure nécessaire, établir une relation, un amour fondé sur la Jouissance, amour qui vise finalement à maîtriser celui dont la mère est objet soumis. L'enfant en retour, en écho, captif de la jouissance de sa mère, semble être à son tour soumis à une jouissance insubjectivable et se tait, c'est-à-dire cesse d'appeler l'Autre des soins maternels. L'enfant dit « martyr » pourrait être, selon cette hypothèse, celui qui s'est soumis, qui s'est constitué objet de la destruction de cet Autre de la jouissance.

À l'intérieur de cette relation de pouvoir qu'est la relation mère-enfant, l'*ambivalence* se révélera *positive* ou *négative*. Ce dont pourrait relever l'ambivalence dite « positive » concernerait une mère qui ne serait pas submergée d'angoisse par la demande de l'enfant et qui pourrait le nourrir, ni trop, ni trop peu. Autrement dit, ni imaginaire spécularisé, ni réel inintégrable, ni « pur » besoin,

la faim de l'enfant serait reçue comme une réalité extérieure symbolisable pour tous les deux. L'ambivalence prendrait des aspects dits « négatifs » si l'enfant rencontre trop de déceptions, quand sa demande angoisse trop la mère et que cette angoisse se met à les envahir tous les deux : le corps prend alors une image de corps mort. Si rien n'est symbolisé, se fait jour une hyperidéalisantion visant à contourner la haine nécessaire comme structurant l'amour : *la haine, c'est ce qui pourrait structurer l'amour maternel, comme un amour qui autoriserait l'enfant à vivre.*

L'ambivalence est positive en ce qu'elle offre à la fonction paternelle l'espace et le temps de permettre la coupure, la séparation de ce qui nous fait vivre mais qui nous ferait mourir si l'on ne s'en sépare pas. À défaut, la séparation est rendue impossible, l'état de fusion est maintenu, état dans lequel mère et enfant se confondent et où amour et haine fusionnent. C'est la confrontation avec la haine seule qui sera destructrice pour la mère et assignera l'enfant dans une impossibilité de symboliser ses propres sentiments ambivalents d'amour/haine. La mère est détruite par ce que la demande de l'enfant contient de justement vital et la relation explose. Par contre, si l'amour de la mère ne demeure pas « inconditionnel », l'enfant peut, sans danger, y projeter sa propre violence et la symboliser. La « condition » recouvre la castration. L'amour « conditionnel » est un amour non indifférent, celui qui contient en lui la haine vitale, ce qui permet de signifier à l'enfant qu'on peut aimer sans danger, c'est-à-dire sans être obligé de détruire.

#### UNE FONCTION VITALE : INTERDIRE L'INCESTE

La fonction, la parole maternelle nécessite pour s'exercer sans trop d'angoisse une continuité. Permanence sans cesse menacée de ruptures, voire de fractures, par la demande même de l'enfant en général et par ce qui peut révéler ou symboliser la rupture ou la fracture (maladies, symptômes de l'enfant, départs, sevrage... mort) en particulier. Parce que là, nous ne sommes plus dans l'élaboration d'une reconnaissance de la haine vitale mais dans une confrontation à la haine destructrice, qui pourrait aussi se dire *réel de la haine*. Si la haine vitale relève de la perte, de la castration, la haine destructrice repose sur l'absence, le vide (sans mot, sans « explications », sans raison) insupportable et injuste.

La perte est symbolique et subjectivement nécessaire aux deux (mère et enfant). Elle est inhérente à la continuité et à la permanence

de la fonction, de la parole maternelle. Le vide interrompt la continuité. À ne pas vouloir ou à ne pas pouvoir intégrer l'idée de la perte, on se fracasse sur le mur du vide, de l'absence-toute, et dans ce non-lieu peuvent se figer la pensée pour l'une, le développement pour l'autre.

Toutes les fois que la réalité extérieure vient signifier ou rappeler la perte, un « choix » maternel doit s'effectuer : soit la mère permet dans sa parole d'intégrer ces éléments de réalité et donc de symboliser la perte, c'est-à-dire faire émerger d'un corps-mort le mot, puis du mot-son le mot-parole, pour que chacun puisse la sublimer, c'est-à-dire la transformer, soit elle en est envahie et réinstalle le couple mère-enfant dans l'Imaginaire, le miroir de la fusion, l'illusion du « corps dans corps », le fantasme de faire du un avec du deux.

#### C'EST UN VÉCU DESTRUCTEUR QU'IL FAUT SYMBOLISER

En nommant ce qui de la haine vitale s'inscrit d'emblée dans l'amour maternel, quelque chose de l'aspect de la vie et de la mort peut s'inscrire dans le symbolique au lieu d'être mortifère. Un regard maternel vide entraînera un désarroi chaotique chez le bébé alors submergé par la pulsion de mort. C'est peut-être un des aspects que recouvre l'« aliénation déshumanisante » de Lacan <sup>1</sup>.

Il s'agit non seulement de faire le deuil, en donnant la vie, de l'enfant porté mais aussi de *celui qui vient de naître*.

Si la grossesse, en ce que l'attente d'un bébé suppose que, pour un temps, le principe de plaisir prenne l'avantage sur le principe de réalité, peut relever d'un enchantement, la rupture inhérente à la mise au monde relève d'une double perte : celle de cet état d'enchantement, c'est-à-dire de superposition tout à fait singulière et exceptionnelle des registres imaginaire et réel, et celle de l'objet. Un défaut de reconnaissance, d'élaboration de ces ruptures peut empêcher que la mère établisse des liens entre cet enfant qu'elle a en elle, celui qu'elle est, celui qu'elle a porté, celui qui est apparu et enfin celui dont elle se préoccupe. Le processus qui consisterait à intégrer ces pertes devrait en passer par un abord de la maternité sous l'angle du rapport qui peut continuer de s'entretenir avec la satisfaction du désir de la femme en même temps que sous celui des aménagements convoqués par la réalité nouvelle. Reconnaissance

1. J. Lacan, 1955-1956, *Le Séminaire*, Livre III, *Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981.

d'un compromis à négocier entre les exigences du fantasme et celles de la réalité.

L'enfant que la mère a été ou est encore en appelle à « une force de mort : celle qui consiste à tuer l'enfant merveilleux (ou terrifiant) qui, de génération en génération, témoigne des rêves et désirs des parents <sup>2</sup> ». « Enfant merveilleux », « enfant-roi », « (enfant-mort) », « narcissisme primaire », l'enfant en nous s'inscrit dans la nostalgie du regard maternel.

Lorsque Serge Leclair évoque ces cas où la question retentit sur les propres enfants du sujet : morts néonatales, malformations, enfants nés avant terme, enfants brutalement atteints très tôt de maladies gravissimes ou rares, accidents infantiles relevant d'un quasi-passage à l'acte fatal, il indique le lieu où la représentation narcissique primaire bascule dans la réalité. À défaut de résoudre (par l'analyse en l'occurrence) la question de l'enfant à tuer, un enfant meurt dans le réel.

Autrement dit, la vie de l'enfant, du sujet parlant et désirant, s'origine dans l'effondrement du rêve maternel. La vie se fonde sur le « sacrifice » de l'un ou de l'autre, ou plus exactement du rêve de l'un ou de l'autre. L'enfant se trouve toujours être le support de prédilection de ce à quoi les parents ont dû renoncer.

À l'endroit de l'« {enfant-mort <sup>3</sup> } », le sujet émerge, advient et le Nom s'inscrit. C'est la perte qui fait parler, c'est la mort au désir de la mère qui permet au sujet de tenir cette parole.

L'éventualité d'un enfant à naître semble réactualiser pour la mère cette perte et l'introduire dans la reconnaissance de cette dernière qui marque son corps et son histoire. Tout désir et toute attente d'enfant semblent devoir en passer par ce retour, celui de la représentation de l'enfant du narcissisme parental. À défaut, si ce ne sont pas le « on tue un enfant » ou l'« {enfant-mort} » qui inaugurent la naissance, nous nous confrontons à l'attente d'un enfant réduite à un retour du semblable qui laisse présager d'une captivité de ce dernier, soit dans les filets de la psychose soit dans ceux plus radicaux de la mort dans la réalité.

Si rien ne vient aider à la symbolisation de ces passages d'une relation à une autre, passages ponctués de deuils et de « renaissances », la mère peut se figer dans le cours de sa pensée et demeurer prisonnière d'un enfant auquel elle serait tout autant essentielle qu'il lui serait vital. Ici, en même temps qu'elle fait abstraction d'un

2. S. Leclair, *On tue un enfant*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1975.

3. J. Hassoun, *Fragments de langue maternelle, Esquisse d'un lieu*, Paris, Payot, 1979.



amour d'elle-même, se tient-elle en dehors du mouvement de haine toujours en jeu dans l'affirmation de soi, c'est-à-dire de son désir et dans le processus qui conduit à la séparation. Espace d'amour et de haine vitale, nécessaire et structurante qui, seulement s'il s'inscrit dans cette ambivalence, reconnaîtra la différenciation comme essentielle : c'est seulement si séparation il y a, que les deux, mère et enfant, peuvent établir une relation objectale.

Si une part du processus de perte reste confiné dans le champ de l'inélaborable, c'est le mouvement de haine qui ne peut s'engager ou qui s'engage dans l'excès. Ce ne serait pas le mouvement ambivalent d'amour et de haine à l'égard de cet enfant, reconnu par là comme autre, qui engendrerait la séparation, mais, à l'inverse, cet enfant qui se risquerait à se montrer déjà séparé, rompant ainsi brutalement le charme de l'enchantement, ne pourrait être que haï, voire aussitôt détruit en même temps que menaçant de détruire sa mère.

## La mère « suffisamment haineuse »

*« Et la mère, fermant le livre du devoir,  
S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,  
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,  
L'âme de son enfant livrée aux répugnances. »*  
Arthur Rimbaud

### LE RÉEL DE LA HAINE, C'EST L'IMPOSSIBLE DE LA FUSION

La clinique révélera que c'est dans sa dimension imaginaire que la haine peut constituer un point d'impasse, pas dans sa dimension symbolique. Maintenu hors du champ du désir, la haine semble demeurer essentiellement narcissique et n'a pas d'autre fonction que de masquer la castration que l'altérité de l'enfant vient rappeler au bon souvenir de la mère.

Une femme peut se trouver et demeurer dans l'affolement d'une jouissance maternelle que l'enfantement vient lui faire traverser. Car quand du corps sort du corps, c'est le réel qui est approché. La métaphore paternelle vient tempérer ce lien et aider à la nécessaire défusion d'avec l'enfant. À défaut, la mère demeure captive d'une fascination ; celle de l'« enfant-mort ».

De l'impossible de la fusion mère/enfant, émergerait ce qui se trouve noué du côté d'une haine imaginaire ayant, en tant que telle, pris le pas sur l'amour. De l'intégration (reconnaissance et dépassement dans un retour au féminin) de la nécessaire défusion, sub-

sisterait la « juste bonne haine » symbolique, celle qui permet à l'agressivité de ne pas basculer dans le registre de la violence. C'est le processus de la désillusion qui procède de la défusion. Progressivement, en nuances, l'illusion pour l'enfant d'être uni à la mère, l'illusion en écho pour la mère de ne faire qu'un avec l'enfant se perdent et préparent l'enfant à la « capacité d'être seul », c'est-à-dire entier, autre et sexué.

La naissance, dans ce qu'elle comporte de violent, peut faire trauma pour la mère, et l'enfant demeurer bouche-trou de cette dernière rendue incapable de s'occuper de lui, de le reconnaître dans son altérité et dans sa totalité. Il conserve ainsi son statut d'objet partiel, voire d'objet « réel ».

#### L'AUTRE TRAUMATISME DE LA NAISSANCE : L'ACCOUCHEMENT

Si la perte induit le deuil, le manque inaugure la naissance.

La haine dont nous supposons qu'elle traverse tout amour maternel pourrait reposer et s'originer dans ces violences auxquelles les femmes sont soumises lorsqu'elles donnent naissance à un enfant. Elle évoluera dans le registre imaginaire si, dans le fantasme maternel, la place dévolue à l'enfant recouvre celle d'objet partiel, objet de possession, voire d'objet réel, objet exclusif de son propre désir, qui viendrait dénier ce qui aura été identifié comme une perte, ou bien combler le « vide » évoqué par les mères en souffrance. Elle contiendra au contraire une fonction de symbolisation si l'enfant, investi par la mère certes, mais comme objet total, c'est-à-dire radicalement autre, sera voué à cesser de concerner son désir. La haine symbolique est celle alors qui permet à la mère d'élaborer, de réélaborer, de perlaborer, non plus la perte dans le réel, mais le manque structurel et de faire que son désir se remette à trouver satisfaction auprès d'un autre que l'enfant, autre que figure en général le père de ce dernier. Autrement dit, que le désir de l'enfant vers sa mère soit marqué de la loi du désir actuel, celui d'un adulte.

La violence, qui approche du trauma, et que pourrait représenter l'accouchement pour une femme, peut laisser cette dernière aux prises avec un bouleversement inélaborable, une grande fragilité subjective et nécessiter donc un accompagnement psychothérapeutique. Ce dernier pourrait reposer sur la reconnaissance, la traversée et le dépassement du fantasme de mort de l'enfant, de l'idée du sacrifice, sur la symbolisation d'une haine imaginaire dirigée contre l'enfant rendu coupable de l'état de mère en une haine

vitale et structurante, permettant que la séparation symbolique d'avec l'enfant se superpose à la coupure réelle qu'est l'accouchement. Symbolisation d'une violence des affects maternels pouvant verser dans une violence comportementale à l'endroit de l'enfant, en une agressivité qui tiendrait mère et enfant hors de danger. Ce chemin, cet investissement de l'enfant sur ce mode est reconvoqué à chaque étape du développement de l'enfant.

En effet, si la relation de l'être humain à sa mère est bien la source de sa propre existence, nous sommes tentés d'ajouter que la relation de la mère à son enfant peut être l'élément qui vient authentifier sa propre existence. Et si la mère est bien porteuse de l'identité en formation du bébé, ce dernier, en écho, peut conférer une identité à sa mère. La fonction de la mère dans les premiers temps de la vie sera d'assurer le narcissisme de base de l'enfant, fondement de toute construction du sujet. Par là, nous pouvons définir le lien qui unit le bébé à sa mère comme un lien narcissisant. Le bébé peut venir à son tour solidifier le narcissisme maternel, le conforter, l'alimenter, voire le rigidifier, ou à l'inverse le blesser, l'atteindre, le meurtrir. Autant d'éléments venant signifier combien se séparer d'un tel objet peut engendrer de difficultés et de douleurs.

Ce temps de relation première, Françoise Dolto le nomme « la dyade » dans une continuité/discontinuité avec le temps de la « symbiose » qui qualifie l'époque utérine. Si la symbiose tenait mère et enfant unis dans un lien de dépendance vital pour l'enfant à naître, la dyade augure de la discontinuité en voyant l'enfant survivre à l'absence de la mère si elle alterne avec sa présence.

Il y a des mères qui soutiennent plus ou moins le narcissisme de l'enfant en fonction de leur propension à les aider dans le dépassement des épreuves de « castration ». Travail difficile « lorsque, affamé, elle l'a apaisé, lorsque, angoissé, elle l'a consolé, [que l'enfant] se sent devenu elle, mais [que] c'est à elle aussi qu'il doit renoncer <sup>1</sup> ». Tout comme la mère doit parallèlement renoncer à l'enfant comme objet partiel qui lui appartiendrait et dont elle pourrait user selon ses « caprices ». Renoncer à l'enfant implique qu'elle accepte la castration de ses jouissances archaïques vis-à-vis de lui afin de ne pas retarder ou empêcher la phase œdipienne. Si la castration est certes « humanisante », nous allons voir que ses

---

1. F. Dolto, *L'Image inconsciente du corps*, Paris, Le Seuil, 1984.